TROISIÈME BAISER.

Donne, donne un baiser, fille aimable et naïve;
Tes lèvres sur ma bouche aussitôt ont volé;
Mais, comme un faible enfant par la frayeur troublé,
Tu retires soudain ta lèvre fugitive.
Ce n'est pas là donner le baiser du plaisir;
C'est laisser un regret et donner un désir.

QUATRIÈME BAISER.

C'est le nectar des dieux qu'un baiser d'Eucharis;
Le souffle parfumé de sa bouche vermeille,
Plus léger que l'odeur de la suave iris,
Est plus doux que les sucs dont la prudente abeille,
Riche de ses larcins, sur les fleurs du rosier,
Compose un rayon d'or dans son palais d'osier.
Eucharis, si ta bouche, à mes feux indulgente,
Consent à m'enivrer de ses baisers divins,
Je renais immortel dans les bras d'une amante;
Le roi de l'univers m'invite à ses festins:
En m'offrant cet honneur, il faudra qu'il t'appelle
A siéger dans sa cour au rang d'une immortelle;
Oui, sans toi, je renonce à la coupe des dieux,
Dussent-ils, rejetant le maître impérieux
Qui brille dans l'Olympe et gouverne la terre,
Me placer sur son trône et m'offrir son tonnerre.

CINQUIÈME BAISER.

Souvent tes bras d'albâtre et souples comme un lierre,
Passés autour de moi, serrent ton bien-aimé;
Suspendue à mon cou, je te sens tout entière
Presser mon front, mon sein, mon visage enflammé.
Ta bouche, qui s'entr'ouvre et ressemble à la rose,
Sur la mienne, avec art, s'applique et se compose
Pour mieux donner baiser d'amour.
Tu m'attaques d'une morsure;
Je venge aussitôt mon injure,
Ta douleur se plaint à son tour.
Mais bientôt une langue active,
Avec son dard voluptueux,
Livre cent combats amoureux
A ma langue faible et plaintive;
Plus doux que le bruit du zéphyr,
Plus frais encor que la rosée,
Le souffle humide du plaisir
Coule dans ma bouche embrasée;
Exhalé de la tienne, il réjouit mon cœur.
Plus calme et renaissant, je respirais à peine;
De tes lèvres soudain j'ai senti la chaleur,
Et mon avide amante aspirer mon haleine
Que desséchait, hélas! dans mon sein enflammé,
Un feu séditieux par Vénus rallumé.
Eucharis, rends la vie à l'amant qui t'adore.
Mes vœux sont exaucés; du feu qui me dévore
Déjà tu calmes la fureur;
Comme un parfum qui s'évapore,
Ton souffle humide et bienfaiteur
Rafraîchit tous mes sens et me ranime encore.
Source de mes transports, baisers délicieux!
Oui, l'Amour, je le jure, est le plus grand des dieux,
De l'Olympe et du monde il est le roi suprême;
Mais la jeune beauté qui m'enchante et qui m'aime,
Dont un baiser me donne ou me ravit le jour,
Est au-dessus des dieux et commande à l'Amour.

SIXIÈME BAISER.

De cent baisers d'amour je te fis la promesse,
De cent baisers divins tu flattas ma tendresse;
Je te les ai donnés, tu me les as rendus,
Sans un baiser de moins, sans un baiser de plus.
O bouche trop avare! ô timide maîtresse!
Quoi! même à ton amant tu plains une caresse!
Si de rares épis couronnent les guérets,
Vois-tu l'agriculteur se louer de Cérès?
Invoque-t-on Bacchus pour cent grappes vermeilles,
Ou les dieux de nos champs pour un essaim d'abeilles?
Dans un pré que l'Aurore humecta de ses pleurs,
A-t-on jamais compté les herbes et les fleurs?
Le ciel ne compte pas les gouttes de rosée
Que sa bonté répand sur la plaine embrasée;
Et quand les vents du nord ont obscurci les airs,
La foudre dans les mains, le dieu de l'univers,
Versant à flots pressés la grêle meurtrière,
Ne sait pas tous les champs frappés par sa colère.
Dans les biens, dans les maux qui nous viennent des cieux,
A leur magnificence on reconnaît les dieux;
Et toi, beauté d'amour, toi que l'Olympe appelle,
Rivale préférée à la tendre immortelle
Dont le char, voltigeant sous l'aile des plaisirs,
Sur les flots aplanis s'abandonne aux zéphyrs,
Tu donnes des baisers avec tant d'avarice!
Cependant, Eucharis, ta cruelle injustice
Refuse de compter mes soupirs, mes douleurs,
Et tout ce que mes yeux ont répandu de pleurs!
Ah! si tu veux compter les soupirs et les larmes
Que m'ont coûté cent fois mon amour et tes charmes,
Compte aussi du baiser les célestes saveurs.
Mais non, point de traités indignes de nos cœurs;
Viens, donne-moi, sensible à des maux incurables,
D'innombrables baisers pour des pleurs innombrables.

SEPTIÈME BAISER.

O ma belle et tendre maîtresse!
Oui, ton insatiable amant,
Dans les transports de son ivresse,
Veut caresser à tout moment
Ce cou poli, ce front charmant,
Ces beaux yeux, miroir de ton âme,
Ces lèvres de rose et de flamme:
Il veut des baisers plus nombreux
Que les flots de la mer profonde,
Que les étoiles et les feux
Semés sur la voûte du monde.
Mais en vain, pareil au ramier
Qui de son corps, qui de son aile
Couvre son amante fidèle,
Je reste attaché tout entier
Sur chaque attrait que je caresse,
Un regret nuit à mon ivresse;
Mes yeux aussi voudraient jouir;
Ils me demandent le plaisir
De voir, de contempler tes charmes,
Tes yeux aux éloquentes larmes,
Ta bouche au brûlant coloris,
Et cet agréable souris,
Et ces regards pleins de tendresse,
Dont un seul bannit ma tristesse,
Mes longs soupirs, mes noirs chagrins;
Comme, de ses regards sereins
Perçant les plus sombres nuages,
Phébus dissipe les orages,
Calme l'air, épure les cieux,
Et de son char, plus radieux,
Répand sur la nature entière
Les flots dorés de sa lumière.
En moi quels étranges combats!
Mes yeux sont jaloux de ma bouche,
Ils voudraient voir ce qu'elle touche,
Ou seuls posséder tant d'appas!

HUITIÈME BAISER.

Réponds, femme injuste et charmante,
Pour quel outrage, ou quelle erreur,
As-tu blessé, dans ta fureur,
D'un ami la langue innocente?
Ah! quand, percé de mille traits,
Mon cœur saigne encor des blessures
Que font tes dangereux attraits,
Faut-il par tes vives morsures
Punir un organe charmant,
L'interprète du sentiment?
Avec lui, dès l'aube naissante,
Avec lui, sous l'ombre croissante,
Durant l'espace entier des jours,
Dans ces longues nuits de l'absence,
Je chante, au milieu du silence,
Et tes beautés et nos amours.
Apprends, ô maîtresse imprudente!
Que par cette langue éloquente
Les vifs éclairs de tes beaux yeux,
Les flots mouvants de tes cheveux,
L'éclat de ta gorge naissante,
Elevés, portés jusqu'aux cieux,
Jusques au foyer du tonnerre,
D'une louange téméraire
Ont rendu l'Olympe envieux.
Dans mes transports, si je m'écrie:
O ma rose! ô ma fleur chérie!
Soutien et charme de mes jours,
Mon Aphrodite, et mes amours;
Plus tendre encor, si je t'appelle
Ma colombe, ma tourterelle;
Si j'invente cent noms plus doux,
Malgré Vénus et son courroux,
Ne les dois-tu pas, ô ma belle!
A cet interprète fidèle?
Peut-être, orgueilleuse Eucharis,
Prends-tu plaisir à cette offense?
Tu braves de ce cœur surpris
Et la colère et la vengeance.
Juge de toute ta puissance:
Malgré tes outrages nombreux,
Quoique sanglante et déchirée,
Ma langue, à Vénus consacrée,
Ma langue, organe de nos feux,
Se plaît à bégayer encore
Le nom de celle que j'adore,
L'azur humide de ses yeux,
Les boucles d'or de ses cheveux,
Ses dents perfides et lascives,
Flèches d'amour, de volupté,
Et ces couleurs toujours si vives,
Orgueil et fard de sa beauté.

NEUVIÈME BAISER.

Du baiser quelquefois modérons la chaleur,
Cachez-moi ce regard touchant et séducteur:
A mon cou, dans mes bras, ne venez pas sans cesse
Mourir dans les transports d'une amoureuse ivresse.
La nature a prescrit des bornes au plaisir,
Et jamais sans regret on n'a pu les franchir.
Plus le bonheur est vif, plus courte est la distance
Qui bientôt à l'ennui conduit notre imprudence.
Ainsi, de neuf baisers que demandent mes vœux,
Sévère par amour, n'en accorde que deux,
Mais froids comme un baiser de Diane à son frère,
Chastes comme un baiser d'une fille à son père,
Quand elle ignore encor Vénus et les plaisirs.
Alors, sourde à ma voix, rebelle à mes désirs,
Fuis comme la colombe ou la nymphe légère;
Vole, cache tes pas dans un bois solitaire,
Cache-les dans un antre impénétrable au jour.
Vers l'antre, dans les bois, je m'élance à mon tour,
Et, vainqueur enflammé par l'espoir et l'attente,
De mes bras triomphants saisissant mon amante,
Je t'enlève éperdue, et semblable au ramier
Sous l'ongle recourbé du rapide épervier.
En vain dans ce moment, suppliante et vaincue,
De tes bras tout entiers à mon cou suspendue,
Par neuf baisers d'amour tu penses m'apaiser;
Mais ton crime est trop grand; il faut, pour t'excuser,
Que je presse cent fois ta bouche fugitive:
Mes deux bras enlacés te retiendront captive
Jusqu'au dernier baiser promis par le traité.
Je veux t'entendre alors jurer par ta beauté
Que tu voudrais souvent, pour les mêmes offenses,
Mériter et subir de pareilles vengeances.

DIXIÈME BAISER.

Chacun de tes baisers touche et ravit mon cœur:
Humides, je me plais à goûter leur douceur.
Les donnes-tu brûlants: une subite flamme
S'insinue avec eux jusqu'au fond de mon âme.
Qu'il est doux de baiser tes yeux pleins de langueurs,
Ces yeux de mes tourments trop aimables auteurs!
Qu'il est doux de presser d'une bouche idolâtre
Une épaule d'ivoire, une gorge d'albâtre;
D'imprimer sur ton cou, de marquer sur ton sein,
Sur ce corps tout entier de neige et de satin,
Des fureurs du baiser les traces pâlissantes;
D'unir, par ce baiser, nos deux âmes errantes,
Lorsque, brûlants d'un feu trop prompt à s'exhaler,
Dans le sein l'un de l'autre on voudrait s'envoler!
Ou donnés, ou reçus, prolongés ou rapides,
Eucharis, tes baisers charment mes sens avides.
Ah! ne rends pas les miens comme ils te sont donnés;
Varions du baiser les combats fortunés;
Et si l'un de nous deux, aux traités infidèle,
Ne sait plus inventer de caresse nouvelle,
De nos mille baisers docile imitateur,
Ses lèvres les rendront aux lèvres du vainqueur,
Pleins des mêmes transports, pleins des mêmes délices
Que les baisers créés par nos doubles caprices.

ONZIÈME BAISER.

Avec trop de chaleur je donne le baiser,
Dit en secret l'envie, ardente à m'accuser!
Ainsi, quand je te presse, entre mes bras avides,
Mourant sous les baisers de tes lèvres humides,
Il faudrait m'occuper des propos d'un censeur!
O beauté de ma vie! ô charme de mon cœur!
Dans ces moments d'oubli, de volupté suprême,
A peine sais-je, hélas! si j'existe moi-même.
Eucharis m'applaudit, m'enchaîne dans ses bras,
Et grave, en me pressant sur ses divins appas,
Un long baiser d'amour sur ma bouche enivrée.
Jamais, dans ses transports, l'ardente Cythérée
N'en donna de pareil à ses amants chéris;
Ma belle ajoute alors, avec un doux souris:
Du peuple des censeurs ne sois pas la victime,
Eucharis est ton juge et t'absout de ton crime.

DOUZIÈME BAISER.

Jeunes beautés, et vous, prudes austères,
Pourquoi me fuir et détourner les yeux?
Il n'est ici nuls amours adultères,
Aucun tableau des incestes des dieux;
Tous les plaisirs dont je fais la peinture
Sont des plaisirs permis par la nature.
Fils d'Apollon, prêtre des chastes sœurs,
Je rougirais d'avoir blessé les mœurs,
Et de prêter les accords de ma lyre
Aux vils excès d'un coupable délire.
Quel rigoriste oserait m'accuser?
Je n'ai chanté que l'innocent baiser.
Mais voyez-vous cette feinte colère,
Leur souris faux, leurs regards effrontés?
Des mots trop vifs, par la chaleur dictés,
Seront sortis de ma bouche légère,
Qui, sur-le-champ compris et commentés,
Auront blessé ces oreilles instruites.
Retirez-vous, trop indignes beautés;
Fuyez, fuyez, matrones hypocrites,
Dont je voulais apaiser le courroux;
Cent fois plus franche et plus chaste que vous,
Mon Eucharis partage ma tendresse,
Connaît l'amour et chérit le plaisir;
Mais sa pudeur et sa délicatesse
N'entendent point le mot qui fait rougir.

TREIZIÈME BAISER.

Femme perfide, et jadis trop aimée,
Pourquoi m'offrir cette lèvre enflammée?
Je suis de glace, et mort pour le baiser.
Dans ton orgueil prétends-tu m'abuser,
Et, sur la foi d'une simple caresse,
Brûlant en vain de la soif des plaisirs,
Me voir sécher de langueur et d'ivresse?
Tu fuis: attends, permets à mes désirs
Ces yeux brillants, cette lèvre amoureuse!
Reviens, reviens, bouche voluptueuse,
Douce au toucher, vermeille en ta couleur,
Comme ces fruits humectés par l'aurore,
Dont la peau fine à nos yeux offre encore
Son velouté, son duvet et sa fleur.

QUATORZIÈME BAISER.

Debout, l'arc à la main, et la flèche assurée,
L'Amour te menaçait, ta perte était jurée;
Mais il voit sur ton front tes beaux cheveux épars,
Les éclairs de tes yeux, leurs éloquents regards,
Et ces globes rivaux dont la forme rappelle
De la coupe d'Hébé le céleste modèle:
Il est vaincu; ses traits échappent de sa main.
Les bras ouverts, l'enfant se jette dans ton sein,
Te donne cent baisers, te fait mille tendresses;
Et tes lèvres surtout appellent ses caresses;
Sa bouche les entr'ouvre, une céleste odeur
Y passe avec son souffle, et coule dans ton cœur.
L'enfant, dans ses transports, a juré par sa mère
D'être à jamais pour toi sans flèche et sans colère.
De ses baisers ta bouche a gardé la fraîcheur.
Nul parfum n'est plus doux que ta suave haleine;
Mais j'accuse du dieu la seconde faveur:
Tu ne sais plus répondre au penchant qui m'entraîne.

QUINZIÈME BAISER.

Comme l'œillet, trempé par les longues rosées,
Ranime ses couleurs aux rayons du soleil,
Des baisers de ma nuit tes lèvres arrosées
Offrent à mes désirs un contour plus vermeil;
Il brille couronné des lis de ton visage:
Près d'un sein virginal, éclatant de blancheur,
La rose augmente ainsi d'éclat et de fraîcheur;
Ainsi brillent plus vifs, parmi le vert feuillage,
Ces fruits ronds et pourprés, premiers et doux présents
De l'été qui commence et succède au printemps.
Hélas! pourquoi faut-il m'exiler de ta couche,
Quand tes brûlants baisers rallument mes désirs?
Ma belle, garde-moi les roses de ta bouche,
Jusqu'à l'heure paisible où je vole aux plaisirs.
Mais si ta bouche ingrate ose, dans mon absence,
Permettre un seul baiser, je veux, pour châtiment,
Qu'elle se décolore, au moment de l'offense,
Et soit plus pâle encor que ton fidèle amant.

SEIZIÈME BAISER.

Cypris un jour vit tes lèvres charmantes,
Dont l'amoureux et brillant coloris
Sur ton visage éclate près des lis,
Ainsi qu'on voit, sous des mains élégantes,
S'unir entre eux l'ivoire et le corail,
Et de l'artiste enrichir le travail;
Ses yeux jaloux répandirent des larmes;
Elle assembla les folâtres Amours:
Mes fils, dit-elle, en soupirant toujours,
A quoi sert-il que, vaincu par mes charmes,
L'heureux berger, rival de Ménélas,
En vain pressé par Junon et Pallas,
Au mont Ida me nomme la plus belle,
Si vous souffrez qu'un poëte rebelle
De la beauté m'ose ravir le prix,
Pour le donner à sa jeune Eucharis?
Volez, Amours, contre ce téméraire;
Et de vos arcs, tendus par la colère,
Lancez-lui tous des traits aigus, perçants,
Des traits de feu qui brûlent tous ses sens.
Mais gardez-vous d'enflammer son amante;
Qu'un de vos traits la rende indifférente.
Oui, que son sang, dans ses veines pressé,
Soit comme un fleuve immobile et glacé.
Fatal arrêt! déesse trop cruelle!
De leur poison la bouillonnante ardeur
Brûle, dévore et fait fondre mon cœur;
Mais, entouré d'une glace éternelle,
Plus dur cent fois que ces rochers brillants,
En vain battus par la vague fidèle,
En vain minés par le progrès des ans,
Ton cœur ingrat, insouciant, tranquille,
Insulte aux feux d'un amour inutile.
J'ai trop vanté le pouvoir de tes yeux,
Et les parfums de ta bouche de rose.
Connais Vénus et le courroux des dieux,
Dans les tourments que ta froideur me cause.
Laisse amollir ta superbe rigueur,
Ne démens plus ce front plein de douceur,
Viens réunir à ma bouche enflammée
Ton souffle pur, ta bouche parfumée;
Viens respirer l'ardeur de ce poison
Qui me dévore, et, par l'amour vaincue,
Languir des feux de mon âme éperdue:
Cesse de craindre ou Vénus ou Junon;
Jupiter même embrasse ta querelle:
Nouveau Pâris, il est pour la plus belle.

DIX-SEPTIÈME BAISER.

Filles de l'air, cessez, diligentes abeilles,
De moissonner le miel sur les roses vermeilles;
Quittez le doux nectar de la fleur du printemps,
Et les sucs de l'aneth qui parfume les champs;
Volez vers Eucharis: sa bouche purpurine
Exhale les parfums de la tendre églantine,
Les parfums de la fleur que la main des amants
Va chercher dans les bois à l'aube du printemps;
Des larmes de Narcisse elle est humide encore;
Le plus vif incarnat l'enflamme et la colore;
Ainsi brillent la rose et ce peuple de fleurs,
Diverses de parfums, riches de cent couleurs,
Que la triste Vénus en pleurant fit éclore
Du sang pur d'Adonis mourant à son aurore.
Mais, de grâce, écoutez, peuple aimable et léger.
Un amant avec vous consent à partager:
Ne soyez point ingrat, ne soyez point avide;
Laissez quelque nectar sur cette bouche humide;
Si vous alliez tarir et sécher sa fraîcheur,
Eucharis, aux baisers de ma brûlante ardeur,
Ne rendrait qu'un baiser sans parfums, sans délices,
Et tristement puni j'expirais mes services.
Surtout, loin que vos dards osent jamais blesser
Sa bouche délicate et propice au baiser,
Discret dans vos larcins, caressez-la de l'aile,
Comme le jeune lis ou la rose nouvelle.

DIX-HUITIÈME BAISER.

Beauté plus douce encor que l'astre de Latone,
Plus brillante à mes yeux que la vive couronne
De l'étoile au front d'or qui ramène le jour,
Accorde cent baisers à mon brûlant amour.
Au nom des dieux, au nom de Gnide,
Je les demande aussi nombreux
Que les baisers voluptueux
Donnés ou rendus par Ovide,
Toujours heureux, toujours avide.
Je les demande aussi nombreux
Que les Amours, les Ris, les Jeux,
Folâtre essaim qui se repose
Sur ton front, parmi tes cheveux,
Ou sur tes deux lèvres de rose;
Aussi nombreux que mes désirs,
Mes espérances, mes alarmes,
Et nos transports et ces plaisirs,
Toujours mêlés de quelques larmes.
Ajoute à tes baisers, sans cesse renaissants,
Et les propos d'amour et les noms caressants,
Et les soupirs et les murmures,
Langage harmonieux des cœurs,
Sans oublier vives morsures,
Sourire et regards enchanteurs.
Imitons de Vénus les colombes charmantes:
A peine, au souffle du zéphyr,
L'hiver commence à s'amollir,
Les becs entrelacés, les ailes frémissantes,
Murmurant de concert, on les voit tour à tour
Donner et recevoir le baiser de l'amour.
Ivre de ce bonheur suprême,
Les yeux noyés dans le plaisir,
Tu me dirais: Je vais mourir,
Soutiens la moitié de toi-même.
Oui, prompt comme l'éclair, je presse dans mes bras,
Contre mon sein brûlant, mon amante glacée,
Et de mes longs baisers l'agréable rosée
Rend la vie à son cœur, l'éclat à ses appas.
Enfin, sous les baisers succombe ma faiblesse;
D'une mourante voix je murmure à mon tour:
Recueilli dans tes bras, ô ma jeune maîtresse!
Laisse-moi renaître à l'amour.
Dans ses bras Eucharis m'enchaîne;
Foyer d'une douce chaleur,
Son sein réchauffe ma langueur;
Et les parfums de son haleine
Font de nouveau battre mon cœur.
Cueillons, chère Eucharis, les fleurs de la jeunesse;
Déjà je vois venir l'importune vieillesse,
Les soucis, les douleurs, compagnes de son sort,
Et dans l'ombre caché le monstre de la mort.

DIX-NEUVIÈME BAISER.

Languissant et sans force, après nos doux combats,
Mollement étendu, je dormais dans tes bras,
Par les feux de l'amour mon haleine épuisée
Ne pouvait rafraîchir ma poitrine embrasée.
Déjà mes yeux errants voyaient les sombres bords,
Et la barque fatale, et le nocher des morts,
Quand du fond de ton cœur, sur cette bouche aride,
Descendit en rosée un baiser tendre, humide,
Baiser qui me retint au moment du départ,
Et renvoya sans moi la barque et le vieillard.
Il revient, le barbare, et m'entraîne au rivage.
Hélas! j'allais franchir le funeste passage,
Un rayon de ton âme a passé dans mon corps;
Il y vit, il soutient mes trop faibles ressorts.
Je le sens ce rayon de vie et de lumière,
Qui m'échappe et revole à sa source première:
Retiens-le dans mon sein, ranime ma chaleur,
Ou je vais défaillir et mourir de langueur.
Unis étroitement ta bouche avec la mienne;
Que ton souffle amoureux tous les deux nous soutienne,
Jusqu'au moment suprême où, lassés de plaisir,
Et toujours dévorés des fureurs du désir,
Dans un dernier baiser, dans un baiser de flamme,
Nos deux cœurs réunis n'exhaleront qu'une âme.

Les vers latins de Jean Second ont une fraîcheur d'invention et d'originalité, une grâce, un velouté délicat, une fleur d'agrément que l'on peut comparer à l'attrait même de la jeunesse. Ces *Baisers* avaient déjà été traduits avant M. Tissot; on les a traduits aussi après lui, et sans doute on les traduira encore, car Jean Second attend toujours un interprète digne de son charmant génie.

Baiser au porteur (LE), vaudeville en un acte, de MM. Scribe, Justin Gensoul et Frédéric de Courcy, représenté au théâtre du Gymnase le 9 juin 1824. Le sujet, emprunté à un vieux conte grivois, ne manque pas d'originalité. Derville, jeune et aimable officier, doit épouser Jenny, nièce de la baronne de Vervelles. Certes, il aime sa fiancée, mais on ne renonce pas aisément aux charmants hasards de la jeunesse; aussi, le diable aidant, il obtient un baiser de la femme du fermier Thibaut; celui-ci arrive juste à temps pour être témoin du méfait. Grande colère du mari! Derville s'avise, pour l'apaiser, d'un expédient aussi extravagant que sa conduite. Il s'engage à laisser prendre au rustaud une revanche sur Jenny, et souscrit même un billet pour un *baiser au porteur*, payable à Thibaut ou à *son ordre*. Ce baiser clandestin a retenti dans le village; il occasionne une rupture passagère entre les deux jeunes gens, et un refroidissement de la part de Jenny. Heureusement pour Derville, le cœur ne perd jamais ses droits, et Jenny se laisse fléchir. Mais tout n'est pas fini; l'inexorable Thibaut se présente, son billet à la main. Or, la baronne, qui s'est chargée de désintéresser les créanciers de son neveu, ne sachant pas de quelle dette singulière il s'agit, s'empare du billet et offre de faire honneur à la signature de Derville, au grand regret du fermier, qui, comme bien des maris, se trouve avoir payé les frais de l'assaut donné à son honneur. Cette donnée scabreuse inspira aux auteurs un charmant ouvrage, rempli de piquants détails, dont l'audace, parfois extrême, était sauvée par l'esprit et l'habileté. Le succès fut complet et prolongé. Il aida à révéler le talent naissant d'Adolphe Adam, qui avait composé l'air du couplet final, air devenu populaire, et reproduit dans une infinité de vaudevilles.

Baiser de Judas (LE), tableau d'Ary Scheffer. Cette peinture, une des dernières productions du célèbre artiste (1857), a figuré à l'exposition posthume de ses œuvres, en 1859. Judas le traître se penche vers Jésus, et lui donne son infâme baiser; mais il n'ose étrein-